



Christian Doumet

## *Populaire et festif*

Le 27 juin dernier a eu lieu, à Charleville-Mézières, la pré-inauguration du musée Rimbaud. En l'attente de l'achèvement des travaux, cette ouverture réservée à quelques privilégiés fut, dans la ville, prétexte à des réjouissances dont les deux mots d'ordre étaient ceux de la vulgate culturelle d'aujourd'hui : *populaire et festif*. Pour célébrer le « poète rebelle », le « poète maudit », *venez faire la fête* : telle était l'injonction municipale. Une « manif' rimbaldienne », un « apéro-poésie », une « insurrection poétique » scandaient l'après-midi. L'évidence même : Rimbaud et le peuple ; Rimbaud et la fête... Et tout de même aussi : Rimbaud, la gloire des Ardennes, la manne de Charleville, la fierté des carolomacériens et la dorure sur tranche des élus locaux.

Il est toujours difficile de jeter le soupçon sur des événements qu'entérine la liesse générale. À de tels moments, en effet, il semble que l'esprit de la démocratie offre la preuve de sa vigueur et renoue avec ce qui le fonde : la joie d'être ensemble. Cette joie n'a pas de prix, ne laisse prise à aucun doute, ne tolère aucun mélange : essence de ce qui nous unit les uns aux autres, elle paraît politiquement pure. Quel grincheux rappelait, avec un parfait mauvais goût, que la *Love Parade* de Berlin, en 1996, répandait sa marée humaine et décibélique sur les avenues mêmes où les nazis, eux aussi, aimaient à parader ? Mais l'ironie de Philippe Muray n'a pas l'ampleur d'une analyse sérieuse : elle se contente de grincer des dents, ce qui reste assez vain. D'ailleurs, Charleville n'est pas Berlin ; et l'inoffensive manif' rimbaldienne du mois de juin ne prétendait pas répandre « l'amour sur terre ». Tout au plus, un peu de liesse sur la Place Ducale et alentour.

Ce qui pourtant retient ici l'attention, et donne à l'événement sa dissonance particulière, c'est le nom auquel il est associé. Un nom *considérable* : digne donc d'être considéré pour ce qu'il signifie. Rimbaud désigne, dans la conscience collective, un mythe moderne qui, chacun le sait, dépasse de beaucoup la sphère de la poésie ; mais qui, pour autant, n'a jamais rompu avec elle dans la mesure où il raconte cette rupture même. Or l'ambiguïté de ce mythe tient à ce qu'il situe sur un même plan (le plan continu d'une vie) un accomplissement poétique exceptionnel *et* le refus de cet accomplissement ; la gloire posthume *et* l'indiscipline anthume ; le refus de l'académisme *et* la reconnaissance universelle. Toutes contradictions que rend plus indéchiffrables encore l'absence d'explications fournies par l'intéressé.

Il y a des associations qui obligent à y regarder de près. Des noms qui sonnent comme des vigiles, au détour des événements. Rimbaud est un de ceux-là. Peu importe de savoir si l'œuvre a quelque affinité profonde avec les slogans qui entourent sa promotion publique, à Charleville ou ailleurs. La question est évidemment sans réponse. Ce qu'on sait avec certitude, en revanche, c'est que cette œuvre fait peu de place aux formules convenues et aux pensées ordinaires. S'il est même un trait qui la distingue de toutes les autres, c'est bien de part en part ce refus de céder à la facilité du mot et de l'image prévisibles. Or dans le paysage socio-politique de ce début de vingt-et-unième

siècle, *populaire et festif* représentent indiscutablement l'un des binômes les plus stéréotypés du discours culturel – et les organisateurs de la fête du 27 juin ne peuvent l'ignorer. Ou alors...

On a tout dit de l'*homo festivus*, de ses *gay prides*, de ses techno-parades et autres *disneylands*. Il reste peut-être à souligner la parenté qui unit ces *happenings* au discours publicitaire : leur commun recours à l'impératif. *Faites la fête* présente, à cet égard, un modèle du genre, dans lequel l'appel à obéir s'enveloppe du miel de la réjouissance. De telle sorte que la désobéissance (celle que préconisait Thoreau, par exemple, il y a un siècle et demi) serait aussitôt entendue comme un aveu d'impuissance à jouir, donc une honte ; et que cette honte ramènerait bientôt ceux qui l'éprouveraient à l'obéissance, c'est-à-dire à la fête. La boucle est ainsi bouclée. Il y a longtemps que Günther Anders, dans *L'Obsolescence de l'homme*, a décrit ce mécanisme caractéristique du puritanisme anglo-saxon – auquel nous devons d'ailleurs les festivités qui l'illustrent.

Aucune échappatoire, donc, à l'*insurrection poétique* dûment encadrée, canalisée, normalisée. Nulle alternative à cette réjouissance sur commande qui pourrait bien tirer toute sa force contagieuse d'une injonction paradoxale : *ordonner à autrui d'être heureux – et de le montrer*. Le rôle de Rimbaud – de l'image comme du mythe –, dans cette opération politique, est clair : l'ambiguïté dont j'ai parlé plus haut sert de caution à l'impératif contradictoire. Lui qui incarne deux vérités opposées (l'abandon à la poésie et l'abandon *de* la poésie), comment ne serait-il pas, de la manière la plus inattendue, l'homme de la situation absurde à laquelle nous réduisent les pouvoirs publics ? Celui qui allia le génie national à la « rébellion » et à la « malédiction » (deux mots qui lui font cohorte), il est des nôtres, dans cette manifestation en son honneur. Car avec lui, nous nous sentons bien de chez nous, un peu ailleurs aussi, et terriblement impertinents. Bref, en tout point conformes au cliché du culturellement correct.

Est-il nécessaire d'ajouter que tout cela reste rigoureusement étranger au texte des *Illuminations* ?

Christian Doumet est né en 1953. Agrégé, professeur de littérature française à Paris-Sorbonne, membre de l'Institut universitaire de France. Il a publié des récits, des livres de poèmes, des essais sur la poésie et la musique. Derniers ouvrages : *Trois huttes* (Fata Morgana, 2010), *De l'art et du bienfait de ne pas dormir* (Fata Morgana, 2012), *La Donation du monde*, poèmes (Obsidiane, 2014), *L'attention aux choses écrites* (éd. Cécile Defaut, 2014), *Notre condition atmosphérique* (Fata Morgana, 2014).